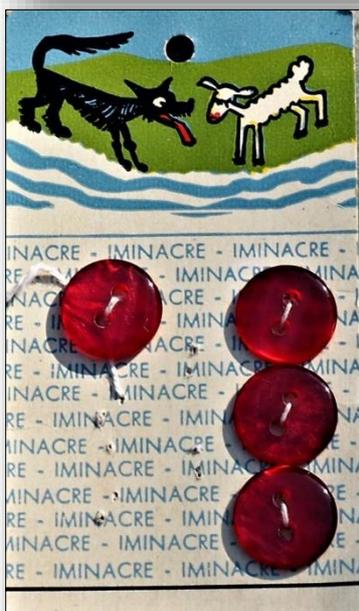


PATRIMOINES



*BULLETIN
DES PATRIMOINES
D'AUVERS - LE - HAMON*

n° 4
décembre 2021

En couverture

Quelques-uns des boutons rassemblés par des bénévoles
et conservés à l'atelier Couture de la Croix-Rouge de Sablé
(Photographies de Frédérique Gerbaud)

*Association des patrimoines d'Auvers-le-Hamon
72300 Auvers-le-Hamon*

Cotisation annuelle : 16 euros

Sommaire

Une bonne année 2022 !	page 5
Anne-Marie HUBERT Bouton-passion, bouton-émotion	page 7
Frédéric DANET Chemins vicinaux et chemins de grande communication autour d'Auvers, 1835-1855	page 15
Dans la cuisine	page 20
Informations diverses	page 22

Une bonne année 2022 !

*L'Association des patrimoines d'Auvers vous souhaite
une bonne nouvelle année,
une année plus sereine que les précédentes,
sachant qu'elle sera ce que les conditions multiples qui régissent notre vie
quotidienne lui auront imposé.
Certes la lassitude côtoie le fatalisme,
mais le patrimoine nous rappelle avec justesse
que la durée est en elle-même
une source d'espoir et non de résignation.
Quoi qu'il advienne, l'association maintiendra les projets
qu'elle a prévus pour 2022
et s'efforcera de trouver les réponses adaptées
aux exigences qui lui seront éventuellement imposées.*

Ce dernier numéro de l'année 2021 vous invite à porter un regard curieux sur les différents aspects d'un petit patrimoine, les boutons de nos vêtements, aspects fonctionnels, esthétiques, historiques et sociologiques, à travers leur évolution dans le temps, et tout cela grâce à des bénévoles qu'on remercie pour leur patience !

Autre aspect du quotidien auversois : les voies de communication dont on a tant besoin pour que notre microcosme ne reste pas isolé.

L'histoire des chemins et des routes est indispensable pour comprendre comment le bourg s'est transformé au XIXe siècle : à cette époque, que vous soyez à pied, à cheval ou en carrosse, quand on vous souhaite « Bonne route » c'est effectivement pour que vous ne tombiez pas dans les fondrières de chemins défoncés, ce qui était souvent le cas...

*Bonne route donc sur les voies paisibles de 2022,
Bonne lecture,
Et merci de votre soutien !*

Bouton-passion, bouton-émotion...

et beaucoup de questions !

Anne-Marie Hubert

A l'origine de cette nouvelle passion, quelques émotions...

On dirait qu'elle m'a prise cet été, cette nouvelle passion. Mais peut-être pas si nouvelle que ça ! Enfant, comme beaucoup d'entre vous j'ai passé des heures à fouiller dans les grandes boîtes métalliques de ma mère. A les poignasser comme dans un bol les petits pois qu'on vient d'écosser.

Quand j'ai commencé à travailler comme bénévole à la Croix-Rouge de Sablé, fin 2013 je crois, j'ai été très vite fascinée par les énormes bocaux de la boutique. Les boutons de nacre étaient attachés un peu n'importe comment et souvent mélangés à d'autres beaucoup plus ordinaires. Si on les touchait, le fil allait casser. Ou bien c'étaient des colliers entiers bien solides, avec des boutons enfilés serrés comme pour les colliers de nouilles de la fête des mères. Parmi les bénévoles qui m'ont précédée je suppose qu'il y en avait de beaucoup plus âgées que moi : j'ai éclaté de rire plusieurs fois à la vue d'un fil qui n'attachait... qu'un seul bouton ! Combien de litres de boutons blancs, noirs, gris, beiges et marrons ?? Depuis des années, des bénévoles les avaient décousus de vêtements usagés, attachés et rangés dans les bocaux. Depuis des années aussi nous avaient déposé de la mercerie ancienne provenant d'héritiers qui n'avaient pas plus le savoir ou le goût de l'utiliser, que la place pour la stocker... Avec une amie de La Rochelle j'ai passé des heures à tenter de tout remettre en ordre, enfin, je veux dire, par couleur, par matière et par taille... On en a beaucoup jetés, surtout les blancs jaunasses. Je le regrette maintenant, c'étaient peut-être des boutons en os ? Mais à la fin nous étions très fières du résultat. Désormais, ces boutons seraient vendables, donc ils allaient... revivre !

Qui, aujourd'hui, enlève les boutons des vêtements usagés ? Les boîtes de couturières déposées à la Croix-Rouge m'émeuvent toujours. Héritages de générations de femmes qui savaient le prix de ces petites choses... (Quand je tricotais des gilets à mes petits-enfants, les boutons coûtaient plus cher que la laine ! Est-ce pareil aujourd'hui ?). On y trouve des punaises, des bouts de craie, des rubans défraîchis, des élastiques fatigués, des aiguilles plantées dans des bobines de fil en bois, des bouts de papier pliés en quatre (recettes de cuisine, recettes-miracles contre le mal de dos...). Je m'y pique les doigts. J'ai longtemps pesté quand les boutons avaient encore du fil si solidement entortillé que je devais m'y reprendre à plusieurs fois pour les libérer. Maintenant, j'ai appris à lire un peu mieux l'âge d'un bouton grâce à la qualité du fil qui l'a cousu. Même que j'aime bien si un lambeau de tissu y est resté accroché ! J'imagine le vêtement. Je pense à la personne qui l'a porté...

Depuis quelque temps je me disais que tous ces petits trésors dormaient bêtement dans leurs bocaux, qu'il fallait à tout prix les sortir de là. Que je devrais un jour m'acheter cette bible

écrite par Yvette Chupin il y a déjà pas mal d'années : « L'Histoire au cœur du bouton, de 1750 à 1970 », et aussi celle de Thérèse Gandouet, et encore bien d'autres...

Et un jour, fin juillet, j'ai eu le déclic. J'allais m'y mettre sérieusement ! Mais avant de vous parler de la belle émotion qui a tout déclenché, je vais vous montrer quelques boutons qui m'ont causé des sensations plutôt étranges.



Celui-là m'a fait mal à la mâchoire, comme si on m'avait arraché une dent du fond. Un vrai chicot !

Ces deux-là, apparemment très vieux, m'ont été donnés par une amie dont les ancêtres vivaient dans une Maison Forte du Périgord. Quel revers de fortune y eut-il dans le passé (fin XVIIIe siècle ?) pour qu'on leur ait arraché les perles ou les diamants dont ils étaient parés ?



Celui-ci est un bouton militaire... Quand on le touche, ça pique ! Incroyable, mais oui, cousu avec... du fil de fer ! Je l'appelle « petit bouton de soldat inconnu ». Pas à vendre, il restera exposé.

Allez, vous avez mérité de découvrir la belle émotion dont je parlais tout à l'heure ! Six boutons au milieu d'un fatras indescriptible m'ont fait hurler de joie ! En les montrant aux responsables de la Croix-Rouge je criais au trésor : peut-être de ces miniatures comme on en peignait au XVIIIe siècle sur porcelaine ou sur émail ??? Illico j'ai commandé plusieurs livres spécialisés, pour une belle somme mais pour en savoir davantage.

Sur le premier bouton, à la loupe j'ai cru voir que la femme tenait un violon de sa main gauche... Quelques jours plus tard j'allais prendre un cours de viole chez Marion Middenway. Marion : « Attends, on va voir ça à la lunette binoculaire ». Je piaffais d'impatience. - « Désolée, ce n'est pas peint, plutôt imprimé, mais la femme tient bien un instrument de sa main gauche. On voit nettement plein de petits points comme des pixels ».

Pour un peu j'aurais pleuré : ce n'était pas le trésor imaginé ! J'envoyai un message aux responsables de la Croix-Rouge : « Ô rage, ô désespoir », et leur contai ma déception.

Heureusement, le lendemain m'arriva le livre d'Yvette Chupin que je faisais venir d'Allemagne car en France il est épuisé. Page 100, j'appris que début XIXe siècle une nouvelle

technique arrivait en France. Quelques fabriques de boutons innovaient en utilisant lithographie, photographie, ferrotypie...



Photo de Frédérique Gerbaud

Et si ce n'était pas un violon, mais une viole ? un ténor de viole ? suggérai-je à Marion. Un petit ténor alors, me répondit-elle, à la limite un grand dessus de viole. J'eus alors l'idée de chercher sur internet : « portrait ancien de femme avec viole », et voilà le portrait d'origine !



Portrait d'une femme avec viole d'amour, vers 1720, par Jan Kupetzki, né en Hongrie en 1667, mort à Nuremberg en 1740. Ce tableau, daté de 1720, se trouve au Musée national de Varsovie ; un autre, avec quelques différences (une copie ? datée d'avant 1725), est conservé au Musée des beaux-arts de Budapest ! Le premier est assurément du peintre portraitiste Kupetzki. Peu connu chez nous, c'était un portraitiste de cour apprécié et très recherché, à la vie mouvementée. Ce débat en intéressera certainement d'autres !

La jeune personne représentée est Maria Helena Sabina Imhoff, née en 1698 à Mörlach, en Bavière, dans une famille de notables. En 1722 elle épousa Jacob Wilhem Imhof (ou Imhoff, un cousin ???), célèbre juriste et généalogiste réputé, de 47 ans son aîné ; elle décèdera 5 ans plus tard, en 1727, à 29 ans... un an avant son époux. On n'en sait guère plus.

La viole d'amour était très à la mode
au XVIIIe siècle ;
elle disparaît au XIXe siècle, et réapparaît
timidement aujourd'hui avec le renouveau de
l'intérêt porté à la musique baroque...

Mais après consultation de Jean Distel, spécialiste sabolien des techniques anciennes de photographie, doutant fort que les techniques photographiques du début XIXe siècle aient pu rendre cette couleur, surtout sur de si petits boutons, alors je ne sais plus que penser...

Comment distinguer un bouton ancien d'une copie moderne ?

Sauf à consulter des experts, c'est très difficile, mais je peux déjà donner quelques pistes.

Le bouton ancien peut être : en bois, en corne, en corozo, en cuir, en écaille, en émail, en nacre, en ivoire, en métal (acier, aluminium, or, argent, cuivre, laiton, étain, bronze...), en os, en papier mâché, en perle, en pierre précieuse, en porcelaine, en verre, en faïence, en tissu, en synthétique (celluloïd, gutta-percha, galalithe, nylon, résine...) et j'en oublie, c'est certain ! Une main d'abord, et plus tard une machine, l'aura taillé, tourné, sculpté, gravé, pyrogravé, ciselé, rainuré, strié, filigrané, incrusté, griffé, martelé, moulé, pressé, brodé, doré, teinté, peint, huilé, brûlé, vernissé, cerclé, serti, soudé, appliqué, perlé, pailleté, émaillé, craquelé, enchâssé, percé..., bien avant que votre main le touche !

Comment distinguer le bouton en verre du bouton en synthétique ?

Surtout ne pas trop penser, laisser faire l'œil, la main, l'oreille...

A l'œil : l'un est plus transparent, l'autre plus opaque. A la main : l'un est plus lisse, plus lourd et plus froid, l'autre plus rugueux, plus léger et plus chaud. A la dent : quand on les croque, l'un sonne clair à l'oreille, l'autre, a rend un son plus mat.

On peut expérimenter le même genre de comparaison entre métal et synthétique.

Autres observations : les différentes attaches à l'envers du bouton, qui le datent aussi. Rareté et beauté des quatre voies, mais je ne parviens pas à en faire une photo nette...



Les boutons plats se cousent le plus souvent grâce à deux ou quatre trous. Les trois trous, comme ici, sont beaucoup plus rares.



Et plus on recule dans le temps plus les trous rapetissent. Elles cousaient les boutons à la loupe, les petites mains d'autrefois ?

Encore quelques questions

Quand les boutons sont-ils apparus ?

2000 ans avant J-C ?

Comment appelle-t-on les collectionneurs de boutons ? Des fibulanomistes.

Je préférerais plus simplement des « boutonistes » ou des « boutonophiles ». La fibule n'étant pas l'ancêtre du bouton mais une autre façon d'attacher les vêtements, non ?

Jusqu'au XVIIIe siècle, sauf dans les classes aisées, les boutons n'étaient utilisés que pour les vêtements masculins. Pourquoi ?

Les femmes allant de grossesse en grossesse, le laçage leur était plus adapté.

Pourquoi le bouton à droite pour les hommes, à gauche pour les femmes ?

« La tradition, toujours en vigueur aujourd'hui, du boutonnage du vêtement masculin bouton à droite, boutonnère à gauche, inversé pour le vêtement féminin, remonte au XVe siècle. À la cour, à la guerre, les hommes s'habillent en général seuls. Dans leur majorité droitiers, ils trouvent le boutonnage de droite à gauche plus pratique ; de plus, ils doivent pouvoir saisir rapidement leur épée, qu'ils portent à gauche – même avec le vêtement civil, à partir du règne de François 1er. Les femmes qui ont les moyens de s'offrir des vêtements à boutons, alors coûteux, sont servies par leurs femmes de chambre, elles aussi le plus souvent droitères. Les tailleurs ont adopté et perpétué ces pratiques. » (Site Les Petites mains)

Combien de boutons sur les soutanes des prêtres catholiques ?

33, comme l'âge du Christ à sa mort. Et à sa résurrection, peuvent dire les croyants.

Pourquoi si peu de boutons jaunes ?

Je n'en sais pas plus que vous !

Exemples de boutons militaires trouvés dans les bocaliers de la Croix-Rouge de Sablé



Un bouton d'uniforme anglais des années 1920.

Et encore quelques-uns à identifier ; et puis, ne l'oublions pas, le « petit bouton de soldat inconnu » avec ce reste de fil de fer en guise de fil de lin ou de coton...

Autres boutons d'uniformes

Ceux de sapeurs-pompiers, dont trois de la fabrique TW & W, un de la fabrique AM & Cie (1853-1960), et trois de chez A. Giroult, dont j'ignore les dates de fonctionnement.



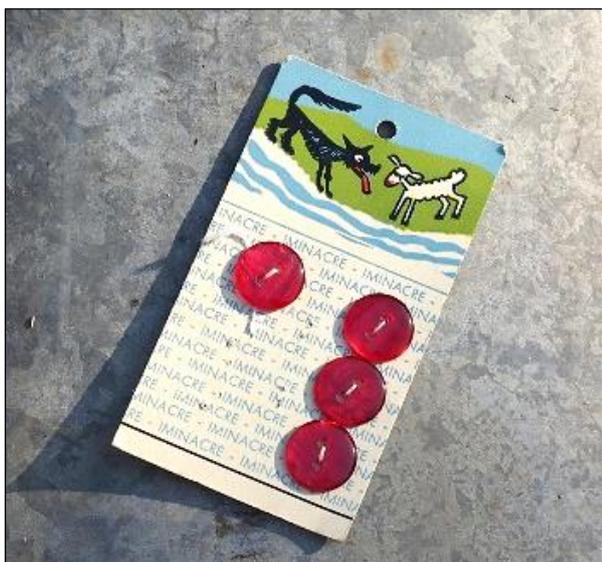
Un de l'«Ecole primaire supérieure d'Ernée », de la fabrique HJ (1876 à 1890).

Jolis boutons fabriqués pour la France en Tchécoslovaquie, des débuts de l'aéropostale, représentant le laté 25 (1925).

Un « ETAT », de la Compagnie ferroviaire de 1910 à 1938 qui devint ensuite SNCF...

Quelques boutons de vénerie (chasse à courre) et des boutons de livrée pas encore identifiés... Je vais me renseigner auprès des grandes familles aristocratiques de la région. Mais il me faudrait déjà mémoriser leurs blasons !

Et bien sûr de nombreux boutons civils !



Leur diversité témoigne de l'inventivité des artisans et d'un savoir-faire admirable.

Bien sûr une belle quantité de boutons en pâte de verre pressée, surtout des blancs et des noirs, mais aussi quelques rouges et quelques bleus, de la première moitié du XXe siècle. Une belle quantité aussi de boutons de nacre produits à la chaîne, mais aussi des spécimens plus rares. Quelques cartons magnifiques nous ont été donnés, dont quelques-uns, très touchants, qui représentent les Fables de La Fontaine...

Photo Frédérique Gerbaud

Ces derniers mois, en même temps que je plongeais la main dans les bocaux de la Croix-Rouge, je me plongeais fiévreusement dans les livres, mais je suis encore en apprentissage ! C'est donc tout ce que je peux dire pour l'instant sur le bouton ancien...

Je serais bien curieuse de savoir ce qu'il y a dans les boîtes de bouton familiales de notre commune !

A l'occasion j'aurais plaisir à y jeter un œil et à noter leur composition... Peut-être en apprendrions-nous alors sur les habitudes vestimentaires des Auversois aux siècles derniers ?

Pour me contacter : Anne-Marie Hubert, le Haut-Ecuret, tél. 02 43 95 11 67

Bibliographie (modestement indicative)

Véronique BELLOIR, dir., *Déboutonner la mode*. Paris, Les Arts Décoratifs, 2015.

Yvette CHUPIN, *L'histoire au cœur du bouton : de 1750 à 1970*. Commentry, Y. Chupin, 2001.

Diana EPSTEIN, *Le petit livre des boutons*. Trad. franç. Ariane Bataille. Paris, Jeu d'aujourd'hui, 1997.

Nancy FINK, Maryalice DITZLER, *Boutons*. S.l., Books & Co, 1999.

Thérèse GANDOUET, *Boutons*. Paris, Ed. de l'Amateur, 1984.

Joyce WHITTEMORE, *Le livre des boutons*. Trad. franç. Gisèle Pierson. Paris, Solar, 1993.

... et de très nombreux sites sur l'internet que je ne peux tous citer...



*Boutons conservés par des bénévoles à l'atelier Couture de la Croix-Rouge de Sablé
Ils peuvent être soit recousus sur des vêtements « vintage » vendus à la Vestiboutique (rue Michel-Vielle), soit vendus en sachets pour les amateurs et les collectionneurs*

Chemins vicinaux et chemins de grande communication autour d'Auvers 1835-1855

Frédéric DANET

La communauté de commune a réalisé, au cours du mois d'octobre, une campagne d'entretien de routes et voies communales avant que les pluies et le gel ne dégrade plus les revêtements routiers. Après le dérasement des bas-côtés (ôter l'herbe et la terre qui gagnent sur la route et approfondissement des caniveaux), un traitement des déformations de la chaussée et des nids-de-poule en formation par apport d'enrobé, puis par un bitumage à chaud et recouvrement de gravillons sur tous les points critiques, technique dénommée « points-à-temps », est appliqué sur tout le réseau.

Ces travaux préventifs permettent de maintenir le réseau routier en parfait état d'usage. Autrefois il en allait tout autrement.

Après la chute de l'Empire romain, les grandes voies de communication, créées par les Gaulois, gérées et entretenues par une administration romaine forte et des cohortes d'esclaves, tombent en déshérence et petit à petit disparaissent. Le puissant réseau routier se transforme en de multiples chemins impraticables.

Cet état de fait affectant très fortement la circulation des armées, des biens et des personnes, les rois de France tentent de résoudre le problème. Louis XIV et Colbert décident la création de routes royales par arrêt du Conseil d'Etat du 26 mai 1705, nos futures Routes Nationales, « en droite ligne de clocher à clocher ». Le directeur du service des Ponts et Chaussée, Daniel-Charles Trudaine, fonde une école d'ingénieur (1747), un service de cartographie, fait réaliser la cartographie de ces routes et invente le schéma d'administration de ce qui devient « l'administration des Ponts et Chaussées ». En 1750, il existe 62 routes royales qui ont pour origine le parvis de Notre-Dame de Paris.

Autour de 1800, à Auvers-le-Hamon, l'état des routes et chemins est déplorable, les plaintes des habitants auprès du maire montrent que pendant plus de six mois de l'année il est quasiment impossible de circuler, des fondrières barrent les chemins, les attelages buttent sur les pierres, les ponts de bois sont proches de la ruine : il est même dangereux d'y circuler à pied, que ce soit le pont de la Roche, celui de Bel-Air, des Angevinières ou de Rimer. Un cahier de doléances est soumis au conseil municipal et fait l'objet d'une commission.¹

A la sous-préfecture de La Flèche, le commissaire voyer établit chaque année la liste des travaux à réaliser dans la commune, le conseil municipal délibère sur les travaux qui pourront

¹ Dans le cahier des doléances exprimées par les habitants d'Auvers en 1789, la 6^e doléance affirme : « que les chemins de traverse demandent des réparations les plus promptes ; qu'ils sont si mauvais que l'homme n'est pas en sûreté de sa vie ; qu'il n'y a rien de plus utile dans le pays, qui ne peut faire aucun commerce ni transporter ses denrées, tant les chemins sont impraticables ; qu'il seroit très-utile d'y employer des sommes destinées pour les chemins de charité ».

être réalisés par degré d'urgence, fixe le budget, demande les aides au département, si nécessaire. Des jours de prestations (qui remplacent la corvée du Moyen Age) sont imposés à tous les habitants, les plus riches peuvent compenser ces jours par de l'argent. Un surcroît d'imposition est demandé pour faire face au déficit de financement ; ce sont les centimes additionnels : 2, 3, 4 centimes par franc d'imposition. Pour ce faire, la liste des habitants les plus imposés est établie : ils sont une quinzaine en 1825.

La surveillance des travaux et leur organisation est réalisée par un agent voyer, un chef-cantonnier encadre les équipes d'ouvriers, les matériaux essentiellement des pierres cassées sont déposés sur les rives du chantier, après avis des cantonniers, par les fermiers lesquels assurent tous les charrois. En 1825, la rémunération des divers intervenants, est fixée comme suit par une délibération du conseil municipal :

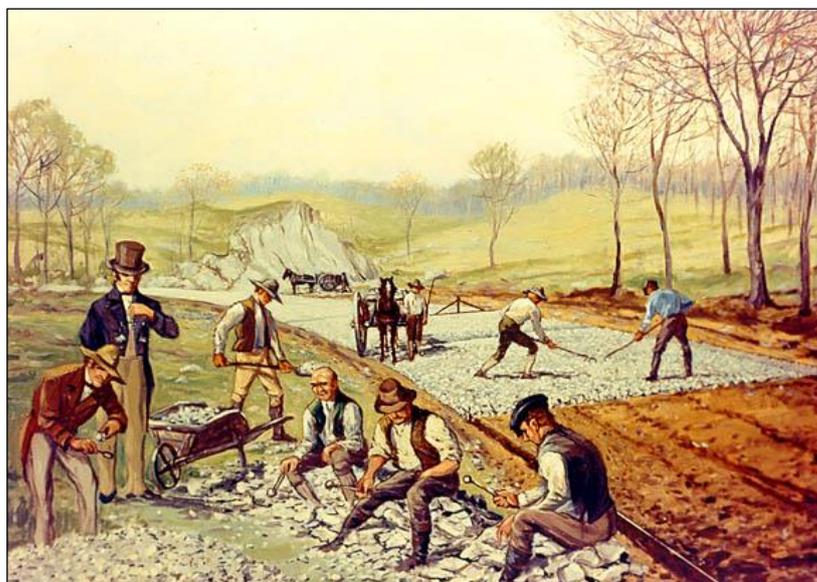
Journée de travail	Tarifs (en franc)
Conducteur de travaux	1,50 fr
Piqueur (tailleur de pierre)	1,25 fr
Homme (manoeuvre)	1,00 fr
Avec 2 bœufs	1,50 fr
Avec 2 vaches	1,00 fr
Par charrette	1,50 fr
Par tombereau	1,50 fr

Les journées de prestations sont dues par les habitants toute l'année en dehors de la période des récoltes et celle des semailles.

Les matériaux sont extraits de carrières ou ramassés dans les champs de la région. Ce sont obligatoirement des roches dures : granit, grès, silex, quartzite, roussard. Ces cailloux doivent être cassés et ne pas dépasser le diamètre de 6 cm mesuré par les cantonniers à l'aide d'un gabarit en forme de bague creuse. Les chaussées endommagées sont réparées avec du caillou fortement tassé à la main ou avec des rouleaux en bois ou en pierre, les fossés curés, des aqueducs posés pour faire circuler l'eau vers les mares ou les plans d'eau et garder les chemins au sec.

Chaque année un certain nombre de chantiers sont ouverts ; ils font l'objet d'un budget précis, chiffré jusqu'au moindre détail, accompagné du financement correspondant, de toutes les demandes d'aides possibles et quasiment toujours d'une imposition supplémentaire.

Régulièrement les ponts réparés sont endommagés par les crues, les embâcles puis la débâcle. Le bois résiste mal au temps et à l'usure.



Création d'une route aux Etats Unis

Les routes et chemins sont lourdement endommagés par les charrois de bois, de cailloux, de calcaire et de chaux près des chaufferies (fours à chaux) et en particulier ceux de Monfrou et de la Bailleulerie, par les mines de charbon de Monfrou, d'Epineux-le-Seguin. Ces dégâts sont dus au poids élevé des tombereaux associé à l'étroitesse des roues.

L'administration des Ponts et Chaussées a bien tenté d'imposer pour les chariots lourds et les tombereaux des roues plus larges sans y parvenir.

A partir de 1835, l'Etat conçoit le projet, pour améliorer le commerce et l'industrie, des chemins de grande communication (nos futures routes départementales).

Auvers se trouve au carrefour de deux de ces chemins : le n° 12 de Sainte-Suzanne à Durtal par Sablé, et le n° 37 entre Château-Gontier et La Suze. La réalisation des travaux pour ces deux voies va s'étaler sur près de 20 ans. Tracées en ligne droite tant que faire se peut, la largeur est portée à 8 m, composée de deux couches de pierres de calibres différents, la couche supérieure réalisée en pierres dures d'un calibre de 20 à 60 mm maximum, damée ou tassée au rouleau de bois ou de pierre, des fossés profonds sont prévus pour drainer la voie de circulation. L'aliénation des terrains (il y en a 46 en août 1844, suivant le plan de réalisation des deux voies), conduit à des achats ou des échanges de terrains qui sont longuement négociés auprès de propriétaires dont certains, devant l'intérêt que présentent ces nouvelles voies de circulation, n'hésitent pas à donner des terrains. Au cours de ces années, entre 1835 et 1855, des troubles politiques et économiques importants ont conduit à l'apparition d'une profonde misère dans la population aggravée par des hivers très sévères. Le conseil municipal décide alors de créer, chaque année, des ateliers de charité au fur et à mesure de l'avancement des chantiers pour fournir du travail à la population indigente. Le coût des travaux, malgré les subventions accordées par la préfecture, oblige la commune à faire, en 1844, un emprunt de 12 000 fr (le budget annuel de la commune, en 1835, est de 4 839,35 fr) dont le plan d'amortissement s'étale sur 12 ans.



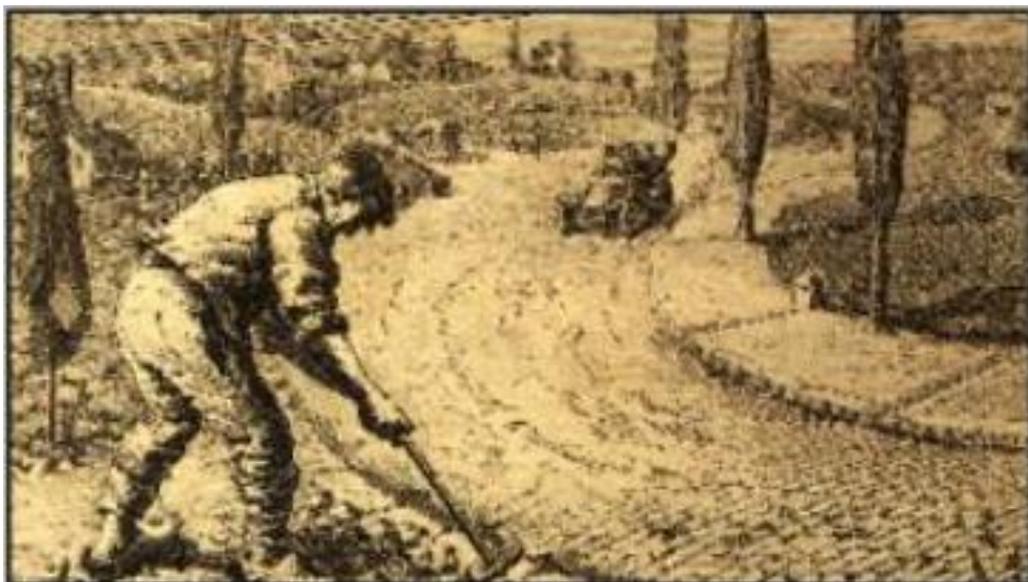
La construction d'un grand chemin, par Joseph Vernet, 1774 (Musée du Louvre)

Le croisement des deux routes dans le bourg d'Auvers provoque un bouleversement dans l'architecture du village. A cette époque les voies principales sont la rue des Doutes, la rue des Quatre-Roues, la rue Alain-de-Rougé vers Sablé, et la rue du Tour vers Asnières. C'est ainsi qu'est ouverte la voie qui est aujourd'hui la rue Pierre-Roger, des maisons, appartenant à M. Lelasseux propriétaire du prieuré, y sont rasées. De même, l'ouverture de la nouvelle route de Sablé trace une voie directe vers la Girauderie et Gaudusson. L'autre voie a obligé d'élargir la rue du grand cimetière (rue Charnacé aujourd'hui), elle a fait disparaître le chemin de la Cuisse, entre la rue du Grand cimetière et la rue de la Cave (rue d'Erve) et est devenue route de Bouessay. C'est à cette occasion que le pont de la Roche a été édifié en pierre en obligeant un changement total de la géographie du lieu, hausse de près de 2 m de la route vers le Ronceray et les Landes, suppression du chemin de la Hubinière (il faudra en créer un autre pour desservir le hameau).

La création de ces routes a fait que les anciens chemins, toujours utiles, sont déclassés et ils entrent dans la petite vicinalité : les chemins communaux ; les autres sont vendus. Le classement d'autres chemins, afin que les frais d'entretien soient pris en charge par le département, sont demandés ; ainsi le chemin d'Auvers à Avesse est devenu chemin n° 3.

Après la vente des terrains inutiles à la commune, la fin des travaux sur ces grands axes est prolongée par une politique d'entretien important. Ainsi les ponts de Bel-Air, de Rimer et des Angevinières ont été restaurés. L'entretien des chemins se poursuit sur :

- n°3 Auvers-Avesse
- n°4 Asnières-Ballée par Auvers
- n°6 Auvers-Saint-Loup
- n°5 Sablé-Ballée



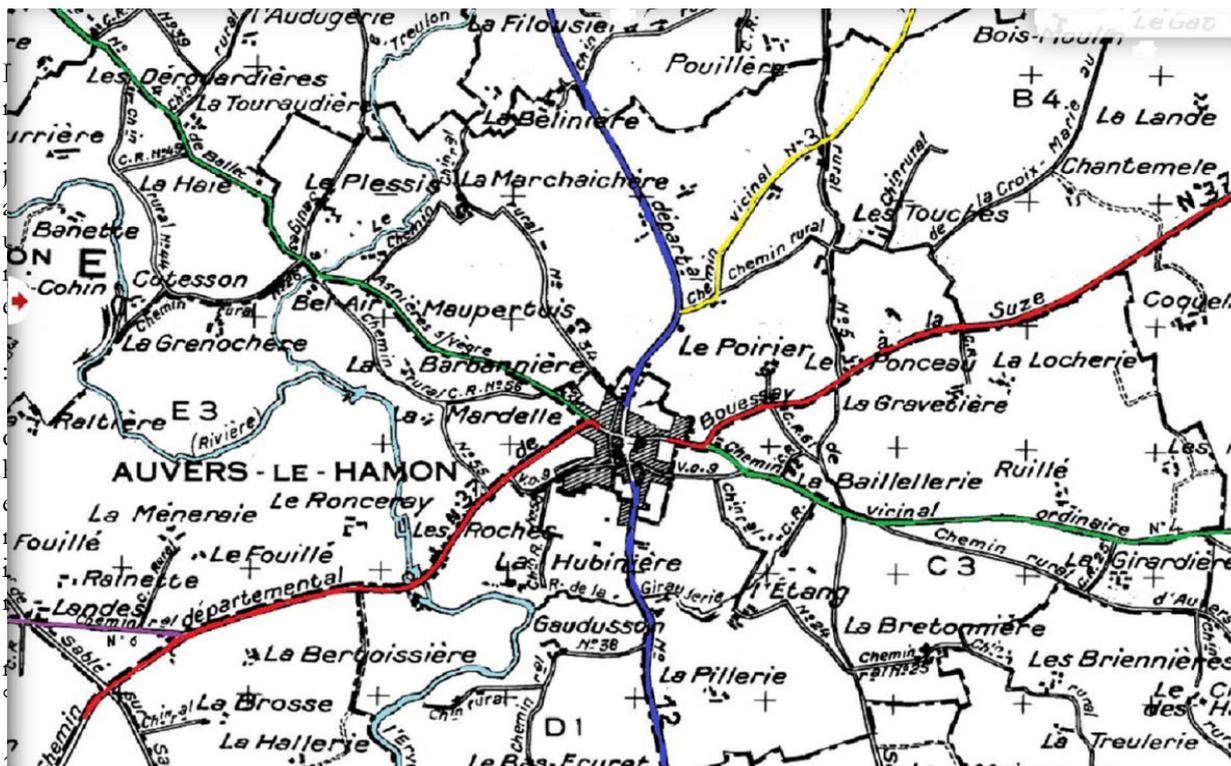
Un cantonnier à l'ouvrage

Une profession se développe alors dans nos campagnes : le cantonnier. Il est chargé de l'entretien de 6 à 8 kilomètres de route ; il bouche les nids de poule, cure les fossés, taille les arbres et porte assistance aux voyageurs en difficulté.

Nous sommes en 1855, l'agrandissement de l'église a déjà été abordé dans le plan d'aménagement du bourg au passage du chemin n°37. Un autre grand chantier se profile. Le bourg d'Auvers va connaître l'une des plus profondes transformations de son histoire. Et les Auversois s'apprêtent à vivre deux décennies de travaux et d'encombres quotidiens qui vont perturber leur vie quotidienne. Pour notre bien-être actuel...

Principales sources

Auvers-le-Hamon. Délibérations du conseil municipal, 1816-1855 (Archives départementales de la Sarthe ; en ligne).



- En jaune : chemin n° 3 d'Auvers à Avesé
- En violet : chemin n° 6 d'Auvers à Saint-Loup
- En bleu clair : chemin n° 12 de Sainte-Suzanne à Durtal
- En gris : chemin n° 5 de Sablé à Ballée
- En rouge : chemin n° 37 de Château-Gontier à La Suze
- En vert : chemin n° 4 d'Asnières à Ballée

Dans la cuisine

Suggestions pour les fêtes de fin d'année

En apéritif

Le pomeau (à préparer à la fin de l'été)

il est à la pomme ce que le pineau est au raisin

Prendre 1/3 de goutte (eau de vie de cidre ou calvados) du Maine et 2/3 de jus de pomme fraîchement pressé.

Verser le tout dans un petit fût (ou dans un récipient fermé). Déposer à l'ombre (au frais à la cave c'est le mieux). Remuer chaque jour pendant un mois avant de consommer

Mise en appétit

Soupe aux oreilles de porc

Cuire à grande eau, pendant 15 minutes, 2 oreilles de porc préalablement flambées.

D'autre part, faire revenir au beurre : oignons, poireaux, carottes émincées. Mouiller d'un verre de vin blanc et de 2 litres d'eau.

A ébullition ajouter les oreilles de porc, un peu de thym, de laurier, d'estragon.

Laisser cuire 30 mn puis retirer les oreilles et filtrer le bouillon au tamis.

Faire fondre 100g de beurre et y mêler 2 cuillerées de farine, puis ajouter le bouillon petit à petit en tournant jusqu'à ébullition.

Couper alors les oreilles en petits morceaux, les ajouter au bouillon, laisser encore bouillir quelques minutes et servir avec des croûtons grillés.

Pour rester léger, un poisson

Brèmes de la Mayenne grillées

Faire mariner pendant une heure dans un peu d'huile, un peu de bon vinaigre, persil, laurier, thym, sel, poivre, 1 bon kilo de brèmes vidées et écaillées.

Faire réduire dans une casserole un grand verre de vin blanc contenant une échalotte émincée.

Ajouter une cuillère à café de moutarde, 125 g de beurre fondu, 2 jaunes d'œufs durs écrasés, sel, poivre et persil haché. Mettre cette préparation au bain-marie et bien mélanger.

Faire griller les brèmes retirées de la marinade et essuyées. Les arroser de beurre fondu ou d'huile.

Servir dans un plat très chaud et verser la sauce dessus.

Ensuite, pour garder l'estomac libre...

Boudin blanc du Mans (sarthois)

Piler 400 gr de porc bien maigre et bien dénervé. L'intégrer à 800 g de lard frais finement haché, persil, oignon haché finement.

Ajouter deux œufs, sel, poivre selon convenance.

Travailler en versant 1,5 litre de lait. Remplir les boyaux préalablement préparés (et bien nettoyés).

Cuire les boyaux 15-20 minutes remplis dans de l'eau frémissante.

Servis selon les souhaits : froids, rôtis dans un four ou une poêle, ou grillés sur un grill. Une suggestion ardennaise (une autre région renommée pour le boudin blanc) : en tourte (après avoir déboyauté les boudins) servie tiède (ou pas trop chaude).

... avant un plat roboratif

Langue de bœuf sauce piquante (mainiotes p. 83)

1 belle langue de bœuf, carottes, oignons, poireaux, thym, laurier.

Faire cuire la langue pendant 3 heures dans une quantité d'eau assez importante accompagné d'oignons, de poireaux, de carottes, thym, laurier, sel, poivre.

Préparer à part une sauce tomate : mirepoix de carottes et oignons taillés fins, tomates concassées, vin blanc, fond d'os de veau. Passer au chinois, assaisonner à point. Ajouter des cornichons taillés en rondelles. Couper la langue en tranches larges d'un doigt.

Disposer sur un plat et napper de sauce qui doit être juste assez épaisse.

Et pour terminer, un dessert léger

Poires battues au fromage blanc

1 kg de poire, 500 g de fromage, 100 g de sucre en poudre

Eplucher les poires, les couper en quatre, enlever les queues et les pépins, les détailler en petits morceaux, les écraser à la fourchette.

Dans une terrine, mettre le fromage blanc, le sucre et les poires, battre fortement au fouet ou au mixer, ajouter un peu de lait si le fromage est trop épais. Vous devez obtenir la consistance d'une mousse.

Servir très frais.

Bon appétit !

Informations diverses

AVIS DE RECHERCHE

Boutons

Vous avez des boutons ?

Rien de grave !!

**Alertez Anne-Marie Hubert,
elle se fera un plaisir de vous aider
à les identifier !**

Voir ci-dessus ses coordonnées



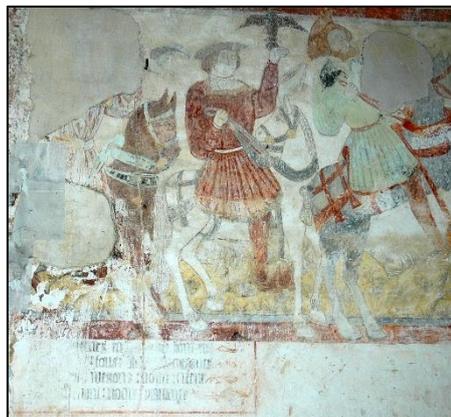
Photos de la nef de l'église avec les peintures

Pour célébrer le 120^e anniversaire de la découverte des peintures murales dans l'église, nous recherchons des photos d'amateurs (en noir et blanc ou en couleur, tirages sur papier ou négatifs), prises dans la nef à toutes époques, sur lesquelles on voit les peintures de près ou de loin

Ces photos nous seront très utiles pour mesurer les effets du temps qui passe sur l'évolution et le vieillissement des peintures

Merci de votre aide !

Contact : Association des patrimoines d'Auvers





Réédition du livre de Maurice Ragainne

*La nouvelle édition
revue et augmentée
de l'étude Maurice Ragainne,
« Panorama de l'agriculture à
Auvers-le-Hamon, XVIIIe-XXe siècle »,
éditée par l'Association des patrimoines
d'Auvers,
paraîtra au début du mois de janvier 2022
(10 euros)*

